

Apprendre plus ou apprendre mieux?

André Giordan



MOTS-CLÉS: FONDAMENTAUX • APPRENDRE
À APPRENDRE

L'école depuis ses origines institutionnelles est l'objet de controverses rudes. Ainsi alors que certains prônent l'«enseigner moins pour enseigner mieux», d'autres préfèrent «enseigner mieux en enseignant plus». Plus ne voulant pas dire pour eux «plus longtemps», mais «en transmettant davantage, à commencer par les bases». Facile à dire! Mais comment transmettre davantage? Où sont les limites actuelles de l'enseignement? Et ne se leurre-t-on pas toujours sur les bases?

En Suisse romande, les contenus éducatifs de l'école obligatoire sont régis par le concordat HarmoS, négocié au sein de la CDIP de 2001 à 2007 et approuvé en référendum le 21 mai 2006. Actuellement, 15 cantons sur 26 ont mis en place cette convention. Depuis, les discussions sont nombreuses sur les structures, on s'interroge fortement sur les programmes. Ne sont-ils pas trop lourds? Les contenus ne sont-ils pas encore trop universitaires et trop tôt.

En Valais, selon le Plan d'Etudes romand et les spécificités cantonales, au cycle d'orientation, on dénote les disciplines suivantes avec des horaires plus ou moins importants: Allemand, Mathématiques, Français, Sciences, Anglais, Histoire, Citoyenneté, Géographie, Ethique et cultures religieuses, Activités créatrices et manuelles, Arts visuels, Musique, Education physique, Economie, Informatique auxquels on ajoute des Projets personnels. Est-ce réaliste, est-ce réalisable? En Allemagne, par exemple, on n'enseigne pas l'histoire en primaire... En France, on y fait rarement de l'allemand. En Italie, on aborde peu la citoyenneté. Etc.

Il n'est pas question de prendre modèle; on doit seulement réfléchir davantage au fait qu'il peut y avoir un âge pour certaines disciplines. On doit également s'interroger sur l'impact de certains contenus. Les contenus actuels de sciences du cycle d'orientation par exemple posent problème. En fin de cycle, la plupart des élèves ont retenu très peu des savoirs enseignés. Plus grave, ils sont pour la majorité d'entre eux lassés, nombre d'entre eux renoncent à s'intéresser à ces disciplines par la suite. Les points enseignés ne répondent pas à leurs préoccupations de jeunes adolescents...

Un consensus difficile

Les programmes sont le fruit de consensus corporatistes, hérité de longues traditions au sein des disciplines scolaires. Par exemple, les mathématiques enseignées restent toujours «mécaniques» avec leur rituel immémorial d'exercices standards à résoudre. Jamais - ou rarement pour quelques profs éclairés -, on ne propose de poser les problèmes, de faire des estimations, de réfléchir sur les conventions, d'entreprendre une analyse systémique ou une pragmatique, démarches devenues indispensables dans notre société complexe.

Les rédacteurs ont du mal à faire évoluer les programmes, les habitudes sont fortes. Au contraire, ils ont tendance à les compléter, voire à les amplifier fermement dans le seul sens habituel pour donner une certaine importance à leur discipline... et donc des heures!... On dénonce parfois les programmes «light», alors qu'un universitaire moyen ne maîtrise pas la moitié des contenus du programme du secondaire 1.

«En sciences, les savoirs doublent actuellement tous les 10 ans, on ne peut augmenter de la même façon les savoirs scolaires.»

De la sorte, on peut se demander si les savoirs proposés à l'école d'aujourd'hui ne restent pas le reflet des préoccupations de la «Belle époque», celles qui prévalaient au moment où l'école que l'on connaît se met en place. Seules les disciplines qui avaient cours à la fin du XIX^e siècle continuent à être au programme! On a juste fait un peu de «nettoyage» dans leur sein, on a ajouté dans le même cru... Désormais n'est-ce pas trop?... A-t-on vraiment le temps de l'enseigner et surtout pour l'élève de l'apprendre? En survolant tout, rien ne fait sens.

De plus, est-ce vraiment pertinent? Enfermés dans une lutte de territoires, les décideurs oublient en permanence ou évitent de se questionner sur... les savoirs dont un jeune d'aujourd'hui doit disposer pour comprendre le monde, la société, l'autre, se comprendre, participer à la vie citoyenne, aborder une activité professionnelle, en changer et surtout apprendre avec plaisir toute sa vie.

Bien sûr, loin de nous l'idée d'évacuer les savoirs de base. Mais on ne peut plus se limiter au traditionnel «apprendre à lire, à écrire et à compter». Face à la mondialisation, à l'émergence des technologies, dont le numérique, ne devrait-on pas plutôt s'interroger sur ce que veut dire «apprendre à lire» en ce début de XXI^e siècle?.. Dans une société en mutation, savoir lire ce n'est plus seulement savoir déchiffrer un texte, c'est en premier comprendre et partager un message écrit. C'est encore être capable de

traiter les multiples informations écrites dont ont besoin les enfants pour mener à bien leurs différents projets. Au quotidien, les élèves sont entourés de données multiples à décoder; en permanence, il leur est utile de savoir rechercher et surtout, faute de se perdre, de savoir trier les informations.

Avec les bases de données, les réseaux et les moteurs de recherche, il s'agit encore d'apprendre à lire en lecture rapide et en hypertexte. Autant d'approches devenues indispensables et pourtant pas présentes dans les programmes... Par ailleurs, apprendre à lire, c'est également apprendre à décoder... les images, fixes et animées. Vu la place que tiennent les médias dans notre quotidien, n'est-on pas tout autant analphabète, quand on n'est pas au fait de la conception et de la production des images?

Enfin, apprendre à lire, n'est-ce pas encore s'interroger sur les sources, la validité et la pertinence des informations? D'où viennent-elles? Qui les donne? A quel moment? Pour quels enjeux? Les informations, leur diffusion, leur codage ne sont jamais neutres. Très tôt le jeune peut être sensibilisé sur la place et aux fonctions des données. Son esprit critique demande à être aiguisé aux techniques de saisie et de décodage des différents médias, du livre à Internet.

Les autres savoirs de base

Dans les savoirs de base, des éléments fondamentaux du droit, de l'économie et de la finance, de la santé et même de la consommation deviennent des passages obligés du b.a-ba de la vie actuelle. Mais plus que cela, il est deux autres types de savoirs devenus incontournables. Le premier est «l'apprendre à apprendre», à envisager d'abord par une approche très concrète pour les faire entrer dans le métier d'élève: comment mémoriser? On veut faire mémoriser, mais l'école ne fournit pas les clefs pour être pertinent... Autres éléments indispensables: comment rédiger suivant la demande?, comment prendre la parole?, comment faire un projet?, comment prendre des notes?, comment argumenter à l'oral?, etc. Une approche plus théorique peut être complémentaire: que veut dire apprendre et que permet l'apprendre? L'essentiel des élèves ne voit que les aspects désagréables et fastidieux de l'apprentissage «par cœur». Ils n'envisagent pas, faute de réflexions ad hoc, en quoi ce processus est totalement libérateur.

Le second type concerne la «personne» qu'est chaque jeune. Apprendre à être, apprendre à devenir un citoyen responsable..., et pour commencer «apprendre à se connaître» comme le préconisaient déjà les anciens Grecs, devrait avoir une place de choix dans les fondamentaux de l'école. D'autant plus que le travail sur soi est un puissant moteur de l'apprendre... Dans ce cadre, l'important serait d'amplifier le désir d'apprendre

que l'on voit actuellement s'étioler au cours de la scolarité, éventuellement de le (re)susciter quand il n'a jamais été présent ou s'il a disparu. En complément, l'objectif serait également de favoriser la confiance en soi, l'estime de soi, le regard positif sur soi, sur l'autre et le désir d'entreprendre avec l'autre...

Bien sûr, pas question d'encombrer une fois de plus les contenus éducatifs. Ce qui veut dire que nombre de savoirs habituels en mathématiques ou en grammaire sont à mettre de côté¹... ou à apprendre autrement². En sciences, les savoirs doublent actuellement tous les 10 ans, on ne peut augmenter de la même façon les savoirs scolaires. Des choix, des priorités drastiques sont à faire à travers la grille ci-après.

Grille pour le choix des contenus éducatifs

De quels savoirs (savoirs, savoir-faire, savoir-être, savoir-vivre), un jeune d'aujourd'hui doit disposer pour comprendre le monde, la société, l'autre, se comprendre, participer à la vie citoyenne, aborder une activité professionnelle, en changer et surtout apprendre avec plaisir toute sa vie.

La question de la transmission

Un tel projet éducatif, même s'il peut être surprenant, ne serait pas très difficile à mettre en place; il suffirait d'introduire - ce qui se fait déjà parfois - des «moments» intégrés ou transversaux. La question de la transmission est alors à (re)poser. Dépassons la controverse: pédagogie

passive versus méthodes actives. L'apprendre est trop complexe pour n'être envisagé qu'à travers une seule méthode. L'enseignant doit pouvoir jongler avec un ensemble de démarches formatrices à adapter au contexte, au savoir en jeu et essentiellement à chaque élève. Simple question de formation!

Il est cependant un point crucial à dépasser. Arrêtons de faire de nos élèves de simples consommateurs de savoirs. Dès la 1H, ils attendent que l'enseignant enseigne pour commencer à se mettre en état d'être élève... Que de temps perdu! Et au cours de la scolarité, ils passent leur temps à écouter ou à travailler au mieux sous la seule instigation du maître. Pourquoi ne pas susciter d'abord le désir de savoir et à travers l'apprendre à apprendre leur permettre de s'approprier les outils pour apprendre par eux-mêmes?

Notes

¹ Pourquoi attendre 6 ans pour envisager l'apprentissage de la lecture, alors qu'à 4 ans les enfants ont le désir et les structures mentales aujourd'hui pour apprendre seul à lire, à travers des jeux numériques mais pas seulement, sans... méthode comme pour apprendre à marcher ou à parler.

² Beaucoup de savoirs d'usage pourraient être appris en autonomie à travers le numérique au rythme et à la discrétion de l'élève. Il pourrait même décider quand se faire évaluer...

L'AUTEUR

André Giordan
professeur à l'université de Genève,
fondateur du Laboratoire
de didactique et d'épistémologie
des sciences.
www.andregiordan.com



LE DOSSIER EN RACCOURCI

Trop de perfectionnisme conduit au burn-out?

«Le burn-out des enfants peut ainsi se lire comme un épuisement nerveux lié à la réussite: exigences élevées, tant sur le plan scolaire que des activités, de la part des parents, des enseignants et des copains, qui conduit à un perfectionnisme irréalisable.»

Béatrice Millêtre in Le burn-out des enfants - Et si on leur en demandait trop? (Petite bibliothèque Payot, 2016)

Moins de tests pour mieux apprendre?

«Les jeunes souffriraient d'insomnies et de maux de tête en raison d'un trop grand nombre de contrôles et d'une pression trop forte.»

Christine Talos in Un expert recommande moins de tests pour les élèves (Tribune de Genève, 25.01.2016)
<http://goo.gl/zakys6>

Trop d'école tue l'école?

«A chaque fois que retentit la rengaine de l'inefficacité et de l'iniquité de notre système scolaire, on assiste au renforcement de l'École: on répond invariablement aux manques de l'École par plus d'école, plus de matières, plus d'étude, plus de soutien scolaire aussi, bref par une accentuation de la scolarisation. Est-ce vraiment efficace?»

Danielle Mouraux in Trop d'école tue l'école (Analyse CGÉ de juin 2013)
www.changement-egalite.be/spip.php?article2664

Moins stresser pour mieux apprendre?

«Entre méditation, relaxation et hypnose, la sophrologie s'invite à l'école. Des enseignants invitent ainsi leurs élèves à "souffler pour mieux apprendre", en particulier sans stress.»

La sophrologie à l'école (VousNousIls, 22 mars 2017)
<http://goo.gl/OgWaVb>